



L'hôtel **Kempinski** va changer de nom et sera rénové par Jean Nouvel
Genève, page 7

Chappatte évoque la polémique entre Herrmann et Raphaël Enthoven
Culture, page 17

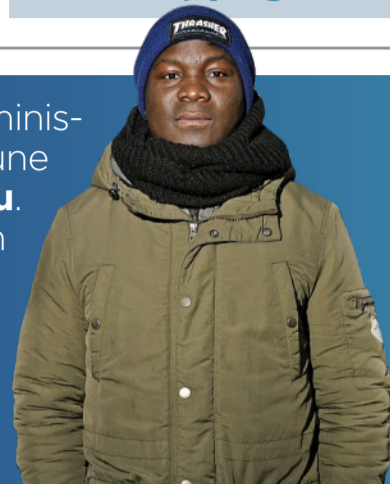
Pour sortir le PS de la crise, **Moutinot** a joué le médiateur
Genève, page 5

Tribune de Genève

La décision du Tribunal administratif fédéral ne laisse aucune chance à **Kodjo Sossou**. Ce Togolais, qui joue au sein d'un club verniolan, doit être expulsé. L'équipe est en plein désarroi.

Page 9

LAURENT GUIRAUD



Le média genevois. Depuis 1879 | www.tdg.ch | OLENA — LEADING EUROPEAN — NEWSPAPER ALLIANCE

La décennie glorieuse des réseaux sociaux

Ces derniers ont remodelé les échanges et élargi bien des débats. Notre analyse

En dix ans, la place occupée par les applications numériques et les réseaux sociaux a considérablement changé pour devenir prépondérante dans nos vies. Ce mouvement de fond s'est accompagné de l'écho immé-

diat des indignations du jour, des colères du moment et des débats de l'air du temps. Ceux-ci sont de plus clairement identifiés et codifiés par des groupes ou des *hashtags*. Vague verte en faveur du climat, déferlante

violette de #MeToo pour défendre la cause des femmes ont ainsi suscité d'innombrables réactions et commentaires, au même titre que les réflexions nées autour du terrorisme islamique ou encore de l'en-

gagement antiséciste. Grâce à la spectaculaire évolution technologique qui ne cesse d'accompagner les performances accrues des smartphones, il n'est aucun débat où chacun ne puisse se faire entendre. **Page 2**

L'éditorial

Numérique: attention à la schizophrénie!

Marianne Grosjean

Rubrique Genève



Ce qui a changé le monde depuis dix ans? Indéniablement, les réseaux sociaux. Leur généralisation parmi toutes les couches de la population a servi tous les mouvements sociaux de ces dernières années. Des événements isolés sont médiatisés très vite et touchent, quand il y a de l'émotion, un large public. Que ce soit pour une cause jugée noble (le Printemps arabe en 2011, l'indignation après les attentats de Paris en 2015 avec #JeSuisCharlie, le mouvement anti-harcèlement sexuel #MeToo en 2017) ou indigné (la propagande djihadiste dès 2014, les théories du complot, les *fake news*).

Car après des années d'utilisation biosounours où l'on partageait plutôt les photos de ses vacances, de son chien ou de son assiette, Facebook et Twitter sont devenus de véritables arènes politiques. Permettant débats d'idées dans le meilleur des cas ou attaques personnelles dans le pire. En effet, l'opinion est aujourd'hui assimilée à l'identité. Pas l'identité personnelle, mais plutôt celle d'un groupe.

Quelqu'un émet une réserve sur le port du voile à l'école? Le voilà taxé d'«islamophobe réactionnaire de la fachosphère». Un autre souligne la créativité d'un graffiti sur un train? C'est un «gauchiste prodélinquants» portant des œillères. Pour éviter cet étiquetage par autrui qui rend Facebook et Twitter irrespirables, nombreux sont ceux qui affichent leur appartenance à une communauté si possible victime d'«oppression systémique», ainsi placée au-dessus de la critique. On ajoutera un pin's grève des femmes à sa photo de profil ou une citation de Martin Luther King pour montrer que l'on doit être considéré comme faisant partie du camp du bien. On pourra ainsi insulter, menacer et faire censurer ses contradicteurs sur les réseaux tout en ayant l'impression d'être un modèle de tolérance et de respect.

Il est temps que chacun prenne la pleine mesure de cette schizophrénie. **Page 2**

Votations du 9 février

Les deux initiatives semblent bien parties

À quelques semaines du vote, le premier sondage Tamedia laisse entrevoir un net oui en faveur du renforcement de la norme antihomophobie. Quant à l'initiative de l'Asloca pour «davantage de logements abordables», elle bénéficie d'un accueil favorable dans l'opinion. Analyses et réactions. **Page 13**

Football

Quand les joueurs sont mis à l'amende

La vie d'une équipe de Swiss Football League est, comme partout, codifiée par un règlement interne. Y déroger, c'est s'exposer à des amendes. Les manquements les plus sanctionnés sont souvent liés à un défaut de ponctualité. Petit tour dans les clubs romands. **Page 12**

Andermatt

Une avalanche traverse une piste

Dans une région où la neige abonde, une avalanche de moyenne importance a traversé une piste balisée de la station d'Andermatt, dans le canton d'Uri. Cette coulée a emporté un groupe de skieurs et blessé deux personnes. D'importants moyens de secours ont dû être mobilisés. **Page 14**

Avec les soldats suisses au Kosovo



Reportage Depuis vingt ans, des militaires suisses font partie de la KFOR, cette force multinationale créée par l'OTAN au Kosovo. Ils ont pris leurs quartiers dans un vaste camp baptisé Filmcity. En partenariat avec d'autres pays, la Suisse contribue au maintien d'une paix fragile et assure diverses missions, du renseignement de terrain au déminage. Engagée parmi eux se trouve la Genevoise Justine Dognin. **Page 3**

VALÉRIE GENEUX

L'actu avec vous

Internet L'info genevoise sur www.tdg.ch/geneve

Mobile Suivez l'actualité en direct sur mobile2.tdg.ch



Reportage

Plongée dans la vie des soldats suisses au Kosovo

L'armée, active dans le pays depuis vingt ans, juge sa présence toujours nécessaire

L'essentiel

- **Filmcity** Le nom du camp de la KFOR où résident les militaires suisses.
- **Contact** Chaque jour, les soldats rencontrent des habitants pour récolter des informations.
- **Carrière** Une Genevoise de 22 ans veut devenir militaire professionnelle.

Valérie Geneux
Textes et photos

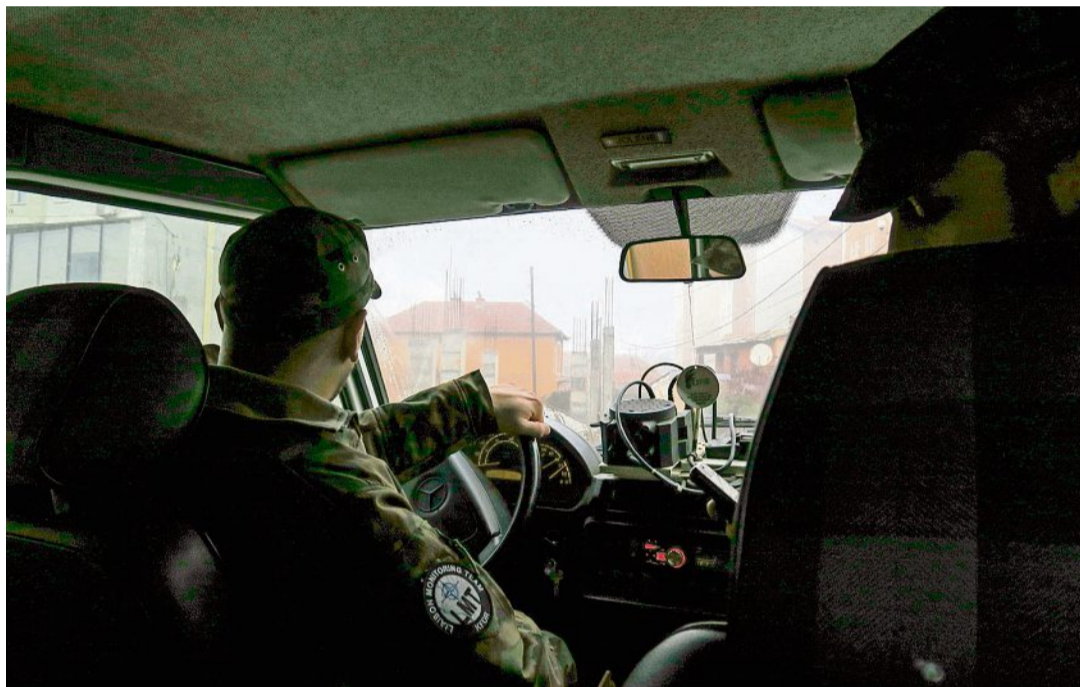
Une brume épaisse enveloppe le pays. On ne voit rien à 100 mètres. L'air pollué amplifie le phénomène. «La centrale à charbon qui produit de l'électricité pour tout le pays y contribue largement», lâche le Valaisan Dirk Salamin en cette mi-décembre. Nous nous trouvons au Kosovo. Plus précisément à Filmcity, le camp militaire de la Force pour le Kosovo (KFOR), aux abords de Pristina. La KFOR est une force multinationale créée par l'OTAN pour le Kosovo, à la fin de la guerre en 1999. La Suisse y participe sous le nom de la Swisscoy. Durant deux jours, la grande muette a ouvert ses portes à la «Tribune de Genève». Reportage.

Containers et chalet

Le camp de Filmcity ressemble étrangement à un village de vacances. On y trouve cinq restaurants, des magasins et même un coiffeur. Sauf que les militaires ne logent pas dans de jolis bungalows en bois mais dans des containers de chantier. L'aménagement se veut éphémère. Chaque pays s'est regroupé en quartier. Dans celui de la Suisse se distingue un chalet en bois avec rideaux rouges à croix blanches. On peut y manger une fondue. Voici pour le décor.

La Swisscoy est présente au Kosovo depuis la fin de la guerre avec la Serbie. Au printemps 2020, le parlement suisse votera pour le prolongement ou non de la participation suisse à la KFOR. Pour le commandant du contingent et colonel d'état-major général Dirk Salamin, la présence de l'armée s'avère nécessaire: «La situation est calme mais reste fragile.»

Mais que font exactement nos militaires là-bas? La Swisscoy met à disposition des groupes d'observation et de liaison (LMT). Ces petites équipes d'une dizaine de personnes, réparties dans le pays, vont à la rencontre de la population afin de collecter des informations de première main. De plus, la Swisscoy offre à la KFOR les services d'un centre médical, partagé avec l'Autriche et l'Allemagne, des chauffeurs de poids lourds, un groupe spécialisé dans le déminage et des agents de police militaire. Concernant la logistique, des électriciens, menuisiers



et mécaniciens assurent la maintenance quotidienne.

Vivre-ensemble

Les militaires travaillent six jours sur sept et ne sortent généralement pas du camp. Dirk Salamin reconnaît que le défi consiste à gérer le quotidien et la promiscuité. Le tout consiste à trouver sa place entre la vie professionnelle et les moments plus familiers. Tous les militaires rencontrés ont fait part de la bonne ambiance qui règne dans le contingent. Par ailleurs, la

Suisse semble très appréciée par les autres nationalités comme par la population locale. «Notre mission est facilitée car nous sommes un pays neutre, multiethnique, comme le Kosovo, et sans passé colonial. De plus, la diaspora contribue à la diffusion d'une bonne image de notre armée», déclare Dirk Salamin.

Cela se confirme à Mitrovica, une ville de 80 000 habitants au nord du pays. Ici, une dizaine de militaires, faisant partie d'un groupe d'observation et de liai-

son, résident dans une maison au cœur de la municipalité. La localité est séparée en deux par la rivière Ibar. Au Sud, la partie albano-phonie, et au Nord, les quartiers à majorité serbe. Entre deux, le symbole du conflit: le pont Ura e Ibrit, fermé à la circulation par des barrières et gardé par les forces italiennes de la KFOR.

Les militaires de la Swisscoy ne font aucune différence entre les communautés. «Nous restons neutres et ne prenons pas parti. Nous nous rendons autant chez les



Sur le terrain

Des militaires effectuent quotidiennement des patrouilles dans les rues de Mitrovica (en haut à gauche). Le capitaine Benoît Robert discute avec une vieille dame (en haut à droite). Ura e Ibrit/Ibarski Most: le pont qui relie les quartiers serbophone et albano-phonie (en bas à gauche). Rencontre avec le directeur d'une école primaire (à droite).

uns que chez les autres», explique Benoît Robert, capitaine et commandant d'équipe. Les LMT récoltent des informations sur la sécurité, la politique, les minorités, l'économie, l'éducation ou encore la santé. Puis elles écrivent des rapports à la direction afin de permettre d'évaluer la situation. Le but est de créer un lien entre la population, les institutions kosovares et la KFOR.

«Les LMT sont les yeux, les oreilles et la bouche de la KFOR», résume Dirk Salamin. Tous les

jours, les militaires rencontrent des habitants avec un interprète. Lors de notre venue, nous avons visité une école primaire, une caserne de pompiers et effectué une patrouille dans les rues. Le directeur de l'école souhaite rénover un mur couvert de graffitis. Il a sollicité la KFOR. Si elle accepte, elle enverra des hommes pour aider les enfants à repeindre le mur.

«On discute beaucoup»

«Il est important que nous soyons acceptés et bien vus par la population, souligne le capitaine. On essaye de comprendre ce que les gens vivent. On discute beaucoup. Parfois de banalités, mais c'est essentiel pour gagner leur confiance.» Dans la rue, les militaires se font interpellés par des passants qui les saluent ou les invitent à prendre le café. Les enfants aussi s'approchent d'eux, sourient aux lèvres. «L'autre jour, nous nous sommes rendus dans une école. Les enfants nous ont sauté dans les bras en nous remerciant», raconte Benoît Robert.

À leur retour en Suisse, certains militaires continueront leur carrière dans l'armée, à l'instar de Benoît Robert, Dirk Salamin ou Justine Dognin (lire ci-contre). Les autres reprendront leur vie civile. Voyage, études ou boulot d'automatisme, d'infirmière ou encore de journaliste à la radio les attendent dès le printemps.

Justine Dognin, une Genevoise engagée

● Du haut de ses 190 centimètres, Justine Dognin a le pas sûr dans ses bottes de combat. Après sa maturité, cette Onésienne s'est engagée dans l'armée par défi personnel. Puis, à 22 ans, elle a décidé de partir six mois au Kosovo. Elle fait partie des 15% de femmes de la Swisscoy. «Je souhaite faire une carrière militaire. À mon retour, je commencerai l'Académie militaire», explique la jeune lieutenant. Au camp de Filmcity, non loin de la capitale, elle occupe le poste d'assistante de la responsable des ressources humaines. «Je n'avais jamais fait cela auparavant. J'ai appris sur le tas

mais je trouve que c'est intéressant», confie-t-elle. Malgré un quotidien bien rempli, la vie civile est ce qui lui manque le plus. Porter des vêtements normaux, se faire les ongles, aller boire des cafés. «Ici, c'est militaire vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pour sortir du camp, il faut faire une demande spéciale. C'est compliqué. La plupart du temps, je reste ici», révèle Justine Dognin.

Heureusement, depuis son arrivée en octobre dernier, elle n'a pas vu le temps passer. Accro au sport, elle s'entraîne deux fois par jour. Avant et après sa journée de travail. «Je cours ou je fais

de la boxe», précise la jeune femme. Que tire-t-elle de son expérience au Kosovo? «Je me rends compte que nous avons beaucoup de chance de vivre en Suisse. Ici, on sent la pauvreté.»

Si elle pouvait changer quelque chose à la Swisscoy, elle mettrait en place un système pour récupérer les bouteilles en plastique. «Au Kosovo, l'eau n'est pas potable. Nous consommons une quantité importante de PET et il n'y a pas d'infrastructures adéquates pour recycler. J'ai d'ailleurs contacté Stans (ndlr: le centre de compétences de la Swissint) afin de trouver une solution.»

En chiffres

Aujourd'hui, 28 pays, dont 20 membres de l'OTAN, font partie de la KFOR. À la fin de la guerre en 1999, 50 000 militaires étrangers étaient au Kosovo. Aujourd'hui, ils ne sont plus que 3600. La Suisse fournit à la KFOR 165 soldats volontaires. Chaque mission dure six mois. Moyenne d'âge: 30 ans environ; 83% de l'effectif parlent allemand; 12% sont francophones. Le contingent actuel compte cinq Genevois, cinq Vaudois, cinq Valaisans et une vingtaine de femmes. La majorité d'entre elles n'ont pas suivi le cursus militaire ordinaire mais une formation de près de quatre mois avant de rejoindre la Swisscoy.